

C'est à l'amitié de Maria Halphen et de Marc Brun que je dois l'honneur de m'adresser à vous ce soir. Et c'est en toute modestie que je le fais, n'ayant pour autre qualité que celles d'avoir enseigné la philosophie pendant près de quarante ans à l'université de Paris 1, d'avoir écrit quelques livres qui, presque tous, ont porté sur des vivants vulnérables et d'avoir été frappée dans ma famille proche par la maladie mentale.

Je crois qu'il faut nommer *care* ce qui nous réunit ce soir, quelles que soient les réserves qu'on puisse avoir vis-à-vis de cette notion à la mode que certains acteurs sociaux tentent de substituer l'action politique. Le *care*, dans le contexte particulier de notre Fondation, renvoie au souci de l'altérité fragile, à la volonté d'accorder plus de considération aux êtres en marge et il se distingue du *soin*. Mais il ne relève pas pour autant de la sollicitude féminine ou de la compassion. Le *care* protège et réhabilite les personnes psychiquement vulnérables, qui sont objets d'une relégation, puisque les normes sociales faisant de l'autonomie le propre de l'homme invitent à mépriser la dépendance, l'hétéronomie. Il s'agit donc, dans l'esprit de cette Fondation, de restaurer de l'égalité alors que la thérapeutique et le soin, malgré les chartes de malades, établissent une dissymétrie sans laquelle il n'y a pas d'exercice possible de la médecine.

Les pratiques technoscientifiques et pharmacologiques nécessairement objectivantes, aussi bien celles de la recherche que celles de la clinique, ne peuvent en effet aboutir à des résultats qu'à la condition de mettre d'abord entre parenthèses le ressenti des malades mentaux, l'expérience qu'ils font de leur maladie. Mais une certaine idéologie médicale et l'opinion commune partagent encore ce

qu'il faut bien appeler le préjugé de la santé mentale, en faisant fond sur la croyance en une normalité ainsi conçue qu'en sont exclus, et parfois brutalement, tous ceux qui manifestent des écarts involontaires avec ce modèle contraignant. Il appartient à la Fondation Philipe et Maria Halphen, avec beaucoup d'autres associations, de lutter contre ces normes sociales que les préjugés des medias, des employeurs, des familles mêmes font passer pour des catégories cliniques et au titre desquelles on discrimine certains êtres humains en les enfermant dans une étrangeté inassimilable. Ainsi, sous la domination d'un scientisme parfois implacable, les intéressés, les malades et leurs familles, peuvent subir ce qu'ils ressentent comme des dénis de justice. Ceux qui étudient et soignent ces marginaux de la santé mentale - qui sont parfois aussi des asociaux - risquent de glisser insensiblement des indispensables actes théoriques et cliniques d'objectivation à des actes d'abjection, d'abjection au sens étymologique du terme, à cette façon de rejeter loin de soi, hors de son sein ce dont la différence, l'anormalité, l'anomie suscite une trop grande angoisse.

Loin de moi l'intention d'opposer une médecine déshumanisante aux pratiques du *care*. Car tous ceux qui ont approché la maladie mentale, qu'ils soient chercheurs, praticiens, infirmiers ou bien témoins engagés de gré ou de force dans cette terrible aventure, tous peuvent ou devraient se placer sous la garde d'une admirable fable que raconte la *Kabbale* juive. Lors de sa création par Dieu, l'univers était instable. C'était un vase en poterie qui vola en éclats parce qu'il ne pouvait pas contenir l'infini de la lumière divine. Ce vase qui est toujours encore brisé ne peut se réparer que petit à petit par des actes de *tikkoum olam*, des actes de piété, c'est-à-dire par des actions justes,

des gestes qui rassemblent les morceaux épars. On ne saurait trouver plus belle métaphore pour prendre en charge et la pratique médicale et nos efforts pour réinsuffler dans l'institution psychiatrique du sens, pour y insinuer ce que Vassili Grossman, l'auteur de *Vie et destin*, appelle « de la petite bonté ». La postulation de l'altérité, de l'autre dans l'abîme de son éclatement, de sa scission et au travers de sa dispersion n'est-ce pas la première signification de l'aventure psychiatrique ? Une phrase du *Talmud* dit autrement la même chose : « celui qui sauve une vie sauve l'univers entier ». Oui, mais sauver, ce n'est pas seulement guérir, c'est, quand on ne peut pas guérir un malade, sauver son âme de vivant démunie, l'aider à vivre, jour après jour, une vie qui ressemble à ce qu'aurait pu être la sienne, à ce que pourrait redevenir la sienne, savoir le rapatrier, autant qu'il est possible, dans la société des hommes, en portant attention et pas seulement secours à la souffrance psychique qu'il l'exprime. La plus grande proximité conduit à assumer le lointain de l'autre, à comprendre son étrangeté au lieu de seulement l'expliquer, et à accompagner sa déviation.

Ce à quoi la Fondation Philippe et Maria Halphen veut remédier, c'est, nous l'avons compris, à la stigmatisation de la différence. Je n'affirmerai certes pas, comme Deleuze et Guattari le proclamaient à peu près, il y a trente ans, que les schizophrènes sont les héros de notre temps, mais, je dirai avec Michel Foucault qu'il y a une articulation entre la maladie mentale et les injustices sociales. Il faut se donner les moyens de briser cette tendance à l'inertie et au consensus mortifère qui tend à stigmatiser les accidentés, les blessés de ce combat que chacun de nous doit mener pour devenir soi sans cesser d'appartenir à l'humanité. La stigmatisation qui vise les

personnes atteintes de maladie mentale leur fait grand tort, car elle se produit sur les lieux de travail, dans la famille, auprès des amis, à l'école ou à l'université, et elle empêche souvent ceux qui souffrent de blessures psychiques ou s'en inquiètent de demander de l'aide. C'est une forme de préjugé, source de peur et de désinformation, qui étiquette les humains et perpétue les stéréotypes.

Au fond, je dirais que cette stigmatisation de la différence menaçante prend toujours plus ou moins la forme des fonctions qu'Aristote assignait à la tragédie : inspirer la terreur et la pitié. Les malades mentaux inspirent de la terreur et de la pitié mais voilà ! Ces deux émotions fondamentales sont parfaitement inadéquates, car la crise, la tragédie ils ne la représentent pas ils la vivent dans leur chair, je veux dire dans leur histoire la plus intérieure, ils l'incarnent. Et ceux qui sont confrontés à leurs troubles ne sont pas des spectateurs mais, pour le meilleur et pour le pire, leurs partenaires.

Ce qu'il faut toujours rappeler, c'est qu'une maladie psychique n'est jamais seulement un état étiquetable sous des catégories nosologiques par un manuel diagnostique et statistique des troubles mentaux, par quelque DSM-IV ou V mais la conséquence du moment d'une histoire : que ce moment soit un accident génétique ou congénital, qu'il soit un événement épigénétique, prévisible ou imprévisible. Ce moment a pu produire une déficience irréversible, ou être la fixation à un stade de développement qui s'est sédimenté ou révéler le commencement d'un devenir désastreux ; mais jamais l'être humain qui en pâtit ne se résume au cas qu'il représente, jamais il ne peut se définir seulement par sa maladie. Vous avouerez-vous que j'ai des souvenirs abominables de ces présentations de cas à Sainte Anne, auxquels les agrégatifs de philosophie étaient obligés d'assister.

J'avais honte d'assister à cette théâtralisation perverse du diagnostic.

Comment partager sans s'identifier, comment venir en aide sans prétendre se mettre à la place du patient, comment ne pas intervenir inopportunément, comment ne pas tomber dans la terreur et la pitié ? Je crois, tout simplement, en prêtant l'oreille à l'expérience de celui qui, dans ses défaillances ou son délire, reste une subjectivité, un sujet dispersé ou clivé mais dont la solitude et la souffrance et parfois le silence restent audibles, interprétables, consolables. Les troubles de l'identité étant aussi, étant le plus visiblement des troubles de l'inscription dans la communauté, c'est à une transformation du lien social, du lien humain que nous voulons contribuer afin de ne plus laisser excommunier nos malades mentaux. Je dis bien *nos*, car la question *qui nous, qui donc nous autres ?* doit tarauder les gens normaux que nous sommes ou que nous croyons être.